

Les religions dans les sociétés turco-mongoles

Jean-Paul Roux

Revue de l'histoire des religions, Année 1984, Volume 201, Numéro 4
p. 393 - 420

[Voir l'article en ligne](#)

Les grands Empires turco-mongols ont constamment dominé des masses humaines relevant de diverses confessions et jamais, en leur sein, la situation religieuse n'a été simple. Ce pluralisme religieux a éveillé une vive curiosité chez les souverains, des mouvements syncrétistes spontanés ou organisés et a conduit parfois au scepticisme ou à l'agnosticisme d'où sont nées des illusions — notamment européennes — sur une vraisemblable christianisation des monarques, puis de leurs peuples. En contrepartie, il y eut parfois de violents heurts entre les communautés et chez les Turco-Mongols des crises de fanatisme qui sont allées en s'accroissant avec le temps, pour aboutir à de véritables guerres de religion entre sunnites et chiites (Turquie- Iran) et à une répression du chamanisme (Mongolie). Ces faits, somme toute rares et tardifs, n'empêchent pas que la tolérance (seule alternative à une coercition implacable et, somme toute, irréalisable) a été la politique choisie et poursuivie presque constamment. Cette recherche se fonde essentiellement sur les Empires t'ou-kiue et mongols gengiskhanides, mais fait aussi largement appel aux Khazar, aux Ouïghours, aux Seldjoukides, aux Timurides, à la Horde d'Or, aux Ottomans, aux Grands Moghols, et plus parcimonieusement à d'autres.

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

LES RELIGIONS DANS LES SOCIÉTÉS TURCO-MONGOLES

Les grands Empires turco-mongols ont constamment dominé des masses humaines relevant de diverses confessions et jamais, en leur sein, la situation religieuse n'a été simple. Ce pluralisme religieux a éveillé une vive curiosité chez les souverains, des mouvements syncrétistes spontanés ou organisés et a conduit parfois au scepticisme ou à l'agnosticisme d'où sont nées des illusions — notamment européennes — sur une vraisemblable christianisation des monarques, puis de leurs peuples. En contrepartie, il y eut parfois de violents heurts entre les communautés et chez les Turco-Mongols des crises de fanatisme qui sont allées en s'accroissant avec le temps, pour aboutir à de véritables guerres de religion entre sunnites et chiites (Turquie-Iran) et à une répression du chamanisme (Mongolie). Ces faits, somme toute rares et tardifs, n'empêchent pas que la tolérance (seule alternative à une coercition implacable et, somme toute, irréalisable) a été la politique choisie et poursuivie presque constamment.

Cette recherche se fonde essentiellement sur les Empires l'ou-kiue et mongols gengiskhanides, mais fait aussi largement appel aux Khazar, aux Ouïghours, aux Seldjoukides, aux Timurides, à la Horde d'Or, aux Ottomans, aux Grands Moghols, et plus parcimonieusement à d'autres.

Religions in Turkic-Mongol societies

The great Turkic-Mongol empires had always controlled a large number of peoples with different beliefs and the religious situation was never clear-cut. This religious pluralism aroused a strong interest among the rulers in syncretic movements, both spontaneous and organized, which sometimes led to scepticism and agnosticism. And this

was also the cause for illusion, notably on the part of Europeans, as to the possibility of christianizing these rulers and, subsequently their subjects. On the other hand, violent clashes between communities were frequent and the Turkic-Mongol crises of fanaticism increased over the years and led to genuine religious wars between the Sunnites and Shi'ites (Turkey-Iran) and the suppression of shamanism (Mongolia). But such occurrences, rather infrequent and late, did not prevent a policy of tolerance (the only alternative to relentless coercion after all unfeasable) being the chosen solution and almost consistently followed.

This study deals basically with the empires of the T'u-chüeh and the Mongols of Genghis Khan, but also refers to the Khazars, the Uighurs, the Seljuqs, including the Timurids and the Golden Horde, the Ottomans, the Great Mongols and, in less detail, other groups.

Propos

C'est pendant plus de quinze cents ans qu'ont existé, de la Chine à l'Europe centrale, les Empires ou les Etats turco-mongols. L'étude approfondie de leur structure religieuse et de leur attitude vis-à-vis des religions et des religieux demanderait un livre, d'autant plus qu'on ne saurait s'attendre à trouver en eux, au cours d'un si long temps et sur des aires géographiques si étendues, une absolue uniformité. Et certes les documents contradictoires ne manquent pas qui semblent prouver des comportements divergents. Un tel ouvrage serait sans doute intéressant, mais nous le croyons prématuré dans l'état actuel des connaissances. Au mieux peut-on essayer d'en esquisser les traits. C'est ce que nous nous proposons de faire dans une série de trois articles dont nous livrons aujourd'hui le premier. Nous savons bien que nous serons souvent trop bref et lacuneux ; nous renverrons sans vergogne aux travaux antérieurs quand ils sont probants, nous contentant alors de les évoquer brièvement et préférant nous étendre sur des questions qui n'ont pas encore été abordées ou qui l'ont été insuffisamment. Notre originalité consistera surtout à juxtaposer des faits concordants qui ont été jusqu'alors examinés pour eux-mêmes, au sein d'une formation et au cours d'une époque déterminées mais qui ne prennent leur pleine signification que dans un examen global. Nous ne chercherons

naturellement pas à éliminer les témoignages gênants pour notre optique, mais nous soulignerons davantage ceux qui, par leur répétition et leur constance, nous permettent de l'avoir.

Il est en effet remarquable que les spécialistes des divers moments turcs et mongols ont mis en évidence une attitude spécifique que nous nommerons, avec eux, pour simplifier, de tolérance religieuse et qu'ils l'ont en général jugée comme un heureux accident, comme une singularité, une exception, dans le déroulement d'une longue histoire¹. Cette succession d'exceptions, de singularités, d'heureux accidents est si grande que, nonobstant les nombreux actes d'intolérance, on est en droit de se demander si elle ne finit pas par devenir une loi. Il n'y aurait là rien de surprenant, étant donné le très grand conservatisme des Turcs et des Mongols et la survivance, au cours d'un millénaire et demi, de faits linguistiques, culturels, sociologiques qu'on peut dire appartenir en propre au génie turco-mongol. Au demeurant, on ne saurait voir en cette situation si souvent rétablie, ni la conséquence d'un hasard, ni celle de certaines influences étrangères, ni celle de conditions particulières, mais bien plutôt l'expression d'une tradition.

Sociétés pluri-religieuses

En renonçant à remonter à la protohistoire des Turco-Mongols — disons, pour demeurer prudent, des Altaïques, et très prudent, des peuples de la steppe, obscurs et controversés, Hiong-nou et Huns notamment, qui offrent certainement des tableaux semblables à celui qu'on voit dans la deuxième moitié du premier millénaire de notre ère —, nous trouvons une solide base de départ avec le Premier Empire turc historique, celui des Tūrük, plus connu sous la transcription chinoise de

1. Osman Turan a bien conscience que la tolérance religieuse des Seldjoukides découlait d'une constante turque et qu'elle était différente de celle de l'Islam, mais il n'a pas donné une étude sur ce sujet. O. Turan, Les souverains seldjoukides et leurs sujets non musulmans, en particulier p. 65-66, in *Studia Islamica*, 1, 1953, p. 65-100.

T'ou-kiue, qui va donner à la turcophonie son immense impulsion. Il présente en effet une saisissante image d'une société multiconfessionnelle, ou, comme on l'a dit, il connaît une situation religieuse des plus complexes² dans laquelle il n'est pas interdit de voir la genèse de l'idéologie et des comportements qui marqueront indélébilement, pour toute la suite des temps, les peuples nomades et les empires sédentaires qui en seront issus. D'une part, sous lui, achève sans doute de se constituer la religion « nationale » des Turcs et des Mongols (que nous nommerons chamanisme, en sachant qu'elle dépasse celui-ci très largement)³, religion sortie déjà plus qu'embryonnaire de la préhistoire et appelée à évoluer, mais avec une faible amplitude, jusqu'à l'approche des Temps Modernes. D'autre part, il est assailli et séduit par les grandes religions universelles en expansion.

On connaît depuis longtemps les relations étroites du bouddhisme avec les T'ou-kiue, mais on discute toujours, sinon de son indéniable activité, du moins de son efficacité. Pour notre part, nous nous rallions à l'opinion de Mlle von Gabain selon laquelle il n'a eu qu'une influence somme toute réduite⁴. Les grands missionnaires qu'il envoya et qui parlent de leur long séjour chez les Turcs, Jinagupta⁵ en 574-584, Prabhakaramistra⁶ en 626, Hiuan-Thsang⁷ en 628-645, ne décrivent pas un pays bouddhisé, même superficiellement, mais une société et un pouvoir réservant un accueil suave et ouvert à leur message. Vraisemblablement fut-il considéré comme l'une des forces susceptibles de réaliser

2. S. Kljastornyj et V. A. Livsic, The sogdian inscription of Bugut revised, in *Acta Orientalia Hungaricae*, XXV, 1972, p. 69-102.

3. Voir, dans une vaste bibliographie, la plus récente publication, notre ouvrage *La religion des Turcs et des Mongols*, Paris, 1984.

4. A. von Gabain, Buddhistische Türkenmission, in *Asiatica Festschrift Friedrich Weller*, Leipzig, 1954, p. 161-173.

5. E. Chavannes, *Documents sur les T'ou-kiue (Turcs) occidentaux*, Saint-Petersburg, 1903 (Paris, 1941), p. 192 ; Id., Jinagupta (528-605 apr. J.-C.), in *T'oung Pao*, 1905.

6. Id., *Documents*, o.c., p. 192.

7. Id., *ibid.*, p. 193-197 ; Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen Thsang...*, Paris, 1853.

l'union des steppes à laquelle les T'ou-kiue travaillaient⁸. C'est pourquoi un kaghan (« empereur ») comme Taspar (572-581) s'y rallia, en apparence avec ferveur⁹; c'est pourquoi des *samgha* (« temples ») furent édifiés en divers lieux, et jusqu'en Chine pour les Turcs émigrés dans ce pays; c'est pourquoi Bilge Kaghan, au temps de la renaissance de l'empire en Mongolie (680-741), rêva encore de s'y convertir. Et c'est sans doute parce qu'on comprit ce qu'il avait de négatif pour le grand dessein impérial qu'il ne fut pas finalement adopté. Les propos du ministre et général en chef Tonyuquq que rapportent les sources chinoises font entendre un son qui doit être juste : « Le Bouddha et Lao Tseu, aurait-il dit, enseignent aux hommes la douceur et l'humilité. Ce ne sont pas des vertus qui conviennent à des guerriers »¹⁰. C'est alors que, sur les hautes stèles funéraires, les textes affirment la prééminence absolue de la religion nationale, exaltent le Ciel-Dieu, Tängri¹¹, non sans leur associer, dans une puissante et cohérente synthèse, les croyances populaires. Le début du VIII^e siècle, par l'importance des documents qu'il livre sur la religion des Turcs et des Mongols, nous apparaît, pour elle, comme une des époques les mieux privilégiées.

Une découverte récente a pu redonner de l'actualité au bouddhisme des T'ou-kiue et amener à reconsidérer le rôle qu'il aurait eu chez eux au VI^e siècle¹². L'inscription sogdienne de Bugut, écrite peu après 581, en haute Mongolie, à la gloire de Mughan Kaghan (543-572), énonce que le fondateur de l'Empire, Bumin Kaghan (552), aurait été bouddhiste et aurait

8. Kljastornyj et Livsic, *o.c.*, p. 78.

9. Liu (Mau-Tsai), *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken (T'u-küe)*, 2 vol., Wiesbaden, 1958, vol. 1, p. 35-37.

10. Id., *ibid.*, p. 172-173.

11. Sur le Ciel-Dieu, voir notre article, Tängri, essai sur le Ciel-Dieu des peuples altaïques, in *RHR*, 149-150 (quatre articles) avec Notes additionnelles, *RHR*, 154, p. 32-65.

12. Kljastornyj et Livsic, *o.c.*; L. Bazin, Turcs et Sogdiens, Les enseignements de l'inscription de Bugut (Mongolie), in *Mélanges linguistiques offerts à Emile Benveniste*, Paris, 1975, p. 37-45; J.-P. Roux, Les inscriptions de Bugut et de Tariyat sur la religion des Turcs, in *Studia turcologica memoriae Alexii Bombaci dicata*, Napoli, 1982, p. 451-461.

ordonné l'édification d'un nouveau *samgha*¹³. Ce dernier fait n'a rien de significatif. Quant au premier, il rapporte sans doute une pieuse conversion *post-mortem*, voulue par ce même Taspar bouddhiste que nous venons d'évoquer. En réalité, l'inscription de Bugut, malgré la version sanscrite qui l'accompagne, plaide en faveur de la thèse d'une bouddhisisation plus souhaitée que réelle ; du chamanisme que met en lumière un relief représentant le mythe d'origine des T'ou-kiue par la louve¹⁴, seul témoignage indigène que nous en ayons, l'ensemble funéraire qui l'entoure, avec sa longue rangée de pierres dressées représentant les ennemis tués et asservis, les *balbal*¹⁵ ; et enfin d'une présence mazdéenne, encore insoupçonnée, mais que dévoile son vocabulaire¹⁶.

Chamanisme, bouddhisme, mazdéisme ne nous mènent pas au bout de l'affaire. Les propos de Tonyuquq témoignent de l'influence du taoïsme, ce qui n'a rien pour nous étonner, les Turcs empruntant alors beaucoup à la Chine (ainsi la tortue porteuse microcosmique, il est vrai de lointaine origine indienne ; ainsi le calendrier des Douze Animaux si bien assimilé par eux qu'ils raconteront comment ils l'ont inventé et que les savants, jusqu'à une époque très récente, s'y laisseront prendre)¹⁷ tout autant qu'ils pillent le monde iranien quand ils emploient le sogdien aussi loin de ses terres d'élection qu'en Mongolie septentrionale. L'arrivée en Chine, par la Route de la Soie que contrôlent les Turcs, du christianisme et du manichéisme, le premier au moins en 635, peu avant que le moine

13. Kljastornyj et Livsic, *o.c.*, lignes 8-10 de l'inscription.

14. Relief reproduit par Id., *ibid.* Pour les textes, voir Liu, *o.c.*, p. 5 sq. ; J.-P. Roux, *Faune et flore sacrées dans les sociétés altaïques*, Paris, 1966, p. 311 sq.

15. Immense littérature sur les *balbal*, « pierres dressées » à ne pas confondre avec les *baba*, statues des défunts. Voir la bibliographie complète à cette date, in Jisl, *Balbals, Steinbaba und andere Steinfiguren*, Prague, 1970.

16. Kljastornyj et Livsic, *o.c.*, p. 78.

17. Sur les premières recherches (et les erreurs) voir : Chavannes, *Le cycle turc des Douze Animaux*, in *T'oung Pao*, 1906, p. 51-122. Sur le mythe turc, Mahmud al-Kashghari, *Divanu Lugat-it Türk*, trad. turque de B. Atalay, 3 vol. + 1 vol. index, Ankara, 1938-1943, vol. I, p. 344. Sur la mise au point définitive : L. Bazin, *Les calendriers turcs anciens et médiévaux*, Service de reproduction des thèses, Université de Lille, III, 1974, p. 141 sq.

A-lo-pen fût autorisé à y fonder un monastère (638)¹⁸, le second sans doute plus tôt puisque des temples du feu sont signalés en 621¹⁹, prouve les contacts que ces religions ont eus avec l'Empire des steppes. Nous n'en trouvons malheureusement pas trace alors, mais il va de soi qu'il y eut des communautés éparses en Asie centrale (notamment vers 644 des groupes considérables de Transoxianais avaient reçu le baptême par l'intermédiaire des métropolitains de Merv)²⁰ et leur puissant établissement ultérieur, tout au long de cette voie prestigieuse et en Mongolie même, ajoute aux présomptions que faisait naître déjà leur patient cheminement. On comprendra sans doute pourquoi nous avons tellement insisté sur la situation religieuse dans l'Empire t'ou-kiue : non seulement elle demeurerait confuse dans les esprits, mais encore elle fournit, avec le prototype des sociétés turco-mongoles des temps ultérieurs, la meilleure explication de leur existence : la cohabitation religieuse des temps anciens a forgé la mentalité des hommes de la steppe, leur a inculqué l'esprit de tolérance, la notion de la relativité des doctrines et la tendance à la versatilité dont ils feront si souvent montre avant de prendre place dans le Dar al-Islam.

Il est possible désormais de se contenter de rappeler quelques faits montrant la pérennité de la coexistence des religions dans les Etats turco-mongols.

Au temps où allait disparaître l'Empire t'ou-kiue, ou peu après, les Turcs Khazar de la Caspienne et des plaines de l'Europe sud-orientale, jusque-là chamanistes et appelés à le rester au niveau des basses classes, virent leurs dirigeants se convertir au judaïsme²¹. Cela eut lieu au début du VII^e siècle selon les sources hébraïques, au temps de Harun al-Rashid (758-809) selon al-Mas'udi. Cependant, bien que leurs histo-

18. Chavannes, *Documents*, o.c., p. 301. Brève et excellente mise au point dans P. Pelliot, *La Haute Asie*, Paris, s.d., p. 19.

19. Pelliot, *ibid.*, p. 17.

20. M. Duvigneau dans le *Bulletin catholique de Pékin*, t. XXI, p. 198-199.

21. Sur les Khazar, voir Dunlop, *The History of the jewish Khazars*, Princeton, New Jersey, 1954.

riens et le principal d'entre eux, Dunlop, les classent de ce fait comme peuple juif, on sait, et Abu'l Feda le savait déjà²², comme Mas'udi²³ et d'autres, qu'ils pratiquaient à peu près à égalité judaïsme, christianisme et Islam²⁴. Ibn Hawqal donne les musulmans comme les plus puissants et contrôlant le commerce, mais Istakhri insiste sur le nombre des chrétiens²⁵. Tous deux s'accordent pour déclarer « à bon droit » que les mœurs sont païennes, que la coutume est en contradiction avec celles de l'Islam, du christianisme ou des juifs²⁶.

Plus à l'est, les oasis de l'actuel Sin-Kiang (Xinjiang) commençaient à connaître une aventure sans doute inégalée au monde sous la direction des Ouïghours. Ces Turcs, qui avaient succédé en Mongolie aux T'ou-kiue (741), après avoir embrassé le manichéisme au cours d'une expédition en Chine (762), avaient été chassés à leur tour et avaient émigré, pour l'essentiel dans ce que longtemps nous avons nommé Turkestan chinois²⁷. Ils y trouvèrent le bouddhisme en plein essor, le nestorianisme, attesté par de nombreux textes²⁸, le judaïsme qui a laissé au moins à T'ouen-houang (Dunhuang) un manuscrit hébreu des environs de l'an 800, le chamanisme, responsable notamment d'un livre de présages, l'Irk Bitig, écrit vers 970 et le mazdéisme qui pose un cas plus embarrassant car on ne sait pas bien si on doit lui attribuer tous les cultes du feu dont parlent les musulmans²⁹. Cependant l'Islam commençait à s'y infiltrer par des marchands et des mission-

22. Abu'l Feda, Reinaud, *Géographie d'Abul Feda*, Paris, 1858, p. 202.

23. Al-Mas'udi, *Muruj adh Dhahab, Les Prairies d'Or*, texte et trad. de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, 2 vol., Paris, 1861-1877, t. 2, p. 8.

24. Outre Dunlop, *o.c.*, voir Samolin, *East Turkestan to the XII century*, in *Central asiatic Studies*, 1964 ; A. Zajackowski, *Karaims in Poland*, Varsovie - La Haye - Amsterdam, 1961 ; Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, 2 vol., Paris-La Haye, 1967-1975.

25. Miquel, *o.c.*, p. 294.

26. Id., *ibid.*

27. Voir A. von Gabain, *Das Leben im uigurischen Königsreich von Qoco (820-1250)*, 2 vol. Wiesbaden, 1973.

28. Pelliot, *Haute Asie*, *o.c.*, p. 19.

29. Voir, en bref, P. Pelliot, *La Haute Asie*, *o.c.*, A. von Gabain, *Alt-Türkische Grammatik*, Leipzig, 1941 et la collection des *Türkische-Turfan Texte*, I-VIII, Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1929-1954.

naires avant même que de s'emparer, dans le milieu du x^e siècle, de la partie occidentale du pays, en particulier des régions de Kachghar et du Tchou, grâce à la conversion d'un clan Yaghma (Oghuz) dirigé par un plus ou moins légendaire Satuk Bughra et appelé à fonder l'empire des Karakhanides, le premier empire turc musulman.

Toutes ces religions — toutes celles qui étaient alors connues — firent bon ménage bien que l'art et la littérature mettent en évidence l'exceptionnelle vitalité du bouddhisme et du manichéisme³⁰. Celui-ci semble avoir bien résisté à la profonde bouddhisisation du pays et a livré une importante collection de textes qui faisaient dire à Pelliot, jadis, avant la découverte des manuscrits coptes, qu'il était symptomatique des liens qui joignent tout l'ancien monde « qu'il faille aller aujourd'hui au Turkestan pour commenter dûment tel traité de saint Augustin »³¹.

Quant au nestorianisme, il prit pour cible les tribus nomades et obtint auprès d'elles d'importants succès, principalement et progressivement, entre le vi^e et le xi^e siècles. A la veille de la naissance de Gengis Khān, la Mongolie n'était pas plus unifiée religieusement qu'elle ne l'avait été à l'époque des T'ou-kiue. Si les Mongols eux-mêmes étaient de purs chamanistes, comme les Tatars et bien d'autres, les Naïman, les Öngüt et les Keraït étaient totalement ou partiellement christianisés. Les Keraït notamment, convertis sans doute vers l'an 1000, participeraient à l'élaboration de la légende du Prêtre Jean, le potentat oriental qui ferait naître un si grand espoir en Occident³². En Europe sud-orientale, la grande confédération des Comans ou Kiptchak vit, au début du xii^e siècle, le chamanisme fortement entamé par le christianisme. En 1121, on mentionne des baptêmes en masse et en 1228 l'existence de

30. Pelliot, *Haute Asie*, o.c., p. 19.

31. Id., *ibid.*

32. L. Hambis, La légende du Prêtre Jean, in *La Tour Saint-Jacques*, 8, 1957, p. 31-46 ; J. Richard, L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Age, Roi David et Prêtre Jean, in *Annales d'Ethiopie*, 11, 1957, p. 225-242.

nombreuses églises. Cependant l'islamisme gagne sans cesse et il est prépondérant en 1287³³.

Le noyau de l'Empire gengiskhanide fut donc constitué par l'amalgame de chamanistes et de chrétiens, auxquels se mêlaient sans doute quelques autres. Très tôt, et avant que de trouver des collaborateurs chinois ou musulmans, les Mongols donnèrent à leur administration des cadres ouïghours, c'est-à-dire bouddhistes, manichéens, juifs, etc. Quand leur expansion fut à son maximum, leur souveraineté appuyée par le *yasak*, la tradition chamanique devenue recueil de lois, l'Empire engloba les immenses masses humaines de l'Extrême-Orient, du Proche-Orient et de l'Europe orientale qui ne connaissaient rien de celui-là. Sa politique religieuse, appuyée en partie sur des ressortissants des divers cultes, sera pour nous d'autant plus instructive que nous la percevons assez bien.

Tout, après le ^{xiii}e siècle, semble passer sous la fêrule de l'Islam comme cela s'annonçait, dès le ^{xi}e siècle, avec les Ghaznévides et les Seldjoukides de Rum (d'Anatolie). Mais l'équilibre religieux dans les Empires musulmans turcs (ou, provisoirement, mongols) demeura presque toujours le même : à une minorité sans doute plus importante qu'auparavant de fidèles d'une confession (en l'occurrence l'Islam) s'opposa une forte majorité d'infidèles (de non-musulmans). Sous les Seldjoukides d'Anatolie et les Ottomans, dans la Horde d'Or (ou khanat de Kiptchak), les princes musulmans régnèrent sur de nombreux peuples chrétiens ne relevant pas tous de la même église, sur des bouddhistes et sur des juifs³⁴ ; dans l'empire de

33. J. Richard, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Age (XIII^e-XV^e siècles)*, Ecole française de Rome, 1977, p. 22 sq.

34. Voici comment est décrite, par exemple, la situation dans la Horde d'Or : « Sous Ghazan Khan (1295-1304), alors que l'Islam commence à être adopté par les hautes classes de la société mongole, le chamanisme et le bouddhisme se disputent les masses » (B. Grekov et A. Iakoubovski, *La Horde d'Or*, traduit du russe, Paris, 1939, p. 152). A Saray, la capitale, au temps du voyageur marocain Ibn Battuta (1335) vivent maintes communautés : les Mongols, « dont quelques-uns sont musulmans »... « puis les Asses qui le sont tous, les Kiptchaks, les Tcherkesses, les Russes et les Byzantins qui sont chrétiens » (Id., *ibid.*, p. 137). Au ^{xv}e siècle, il y a, à côté des musulmans, non seulement « beaucoup d'idolâtres », mais « des bouddhistes... des chrétiens et des juifs » (Id., *ibid.*, p. 153).

Delhi et sous celui des Grands Moghols, ils eurent comme sujets essentiellement des hindous. Par ailleurs si les souverains turcs optèrent tous pour le sunnisme, que ce soient les Ghaznévides, les Karakhanides, les Seldjoukides, les Ottomans ou les Grands Moghols, les peuples turcs furent loin de manifester toujours la même tendance³⁵ et ce fut en grand nombre qu'ils choisirent le chiisme. S'il n'est pas nécessaire d'insister sur la pluralité des confessions au sein de ces formations bien connues et sur la position d'infériorité numérique des musulmans, il importe de ne pas les perdre de vue.

La situation fut-elle si sensiblement différente chez les Karakhanides, les Chahs du Kharezm et les Grands Seldjoukides d'Iran ? Là, sans doute, l'Islam, sunnite ou chiite, était parfaitement majoritaire, mais rien ne permet de penser que le chamanisme était éliminé et il y avait d'importantes communautés chrétiennes et bouddhiques, qui survivront longtemps, au Turkestan certes, mais ailleurs aussi, notamment au Khorassan³⁶, et des juifs. Quant à ceux qui se voulurent les premiers restaurateurs de l'Empire mongol, Tamerlan et ses successeurs, bien qu'ils apparaissent comme relevant entièrement de l'Islam, ils régnaient, comme les autres, sur des chrétiens et sur des bouddhistes, sans doute bien plus nombreux qu'on ne veut le voir et ils étaient servis par une grande quantité de *yasaki*, les hommes de la loi de Gengis Khān qui relevaient du pur chamanisme : les princes eux-mêmes n'étaient pas sans en conserver de nombreux substrats. « On voyait, dit Arabchach, dans l'armée, des idolâtres, des mages adorateurs du feu, des magiciens de toutes espèces »³⁷.

35. Comme le note très bien M. F. Köprülü, Les origines du Bektachisme, in *Actes du II^e Congrès international d'Histoire des Religions*, Paris, 1923 (Paris, 1925, p. 394).

36. Barthold, *Turkestan down to the mongol invasion*, London, 1928, voir index.

37. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, Paris, 1836, p. 269, note.

Curiosité, versatilité et agnosticisme

Officiellement, certes, dans les Empires turcs musulmans, il y avait une religion d'Etat, l'Islam, mais ce fait n'oblige nullement à les distinguer des Empires non musulmans et à faire deux lots dans les Etats turco-mongols. Nous le verrons, car c'est toute la philosophie de l'origine de la souveraineté qui est en cause, il y avait toujours eu dans les Empires turco-mongols une sorte de religion d'Etat, celle que pratiquait le prince. Tout ce que ce dernier espérait c'est que règne la paix religieuse, tout ce qu'il exigeait c'est que sa suprématie absolue ne soit pas discutée. Ainsi, puisqu'elles subsistaient, les autres religions devaient s'accommoder de la religion d'Etat comme celle-là s'accommodait aussi des autres, même quand la foi du souverain en celle qu'il observait était particulièrement vive (et sauf exceptions). Sa position personnelle en tant que croyant n'eût certainement pas été facile sans une conscience très nette du respect de la pensée d'autrui et sans la très vive curiosité pour les affaires religieuses. Sans même évoquer actuellement les colloques organisés systématiquement par lui, dont nous reparlerons et qui peuvent répondre à autre chose qu'à la curiosité, on voit souvent son pur désir de s'informer, sans qu'on puisse toujours dire s'il le fait superficiellement, s'il s'intéresse réellement ou encore s'il cherche à s'instruire. Comment considérer exactement, à un bout de l'histoire, les entretiens des kaghan T'ou-kiue avec les missionnaires bouddhistes, à l'autre bout cette information de Jérôme Xavier selon laquelle, en 1608, c'est presque chaque nuit, pendant un mois, que deux jésuites viennent au palais du Grand Moghol³⁸ ? Il demeure certain que la curiosité, l'intérêt personnel du souverain sont souvent seuls en cause. C'est parce qu'il connaît la grande réputation de Tchang Tchouen et qu'il espère obtenir de lui une médecine

38. A. Camps, *Jerome Xavier s. J. and the muslims of the Mogul Empire*, Schöneck-Breckenried (Suisse), 1957, p. 57-58.

d'immortalité que Gengis Khān le convoque. C'est parce qu'il voit vivre autour de lui le monde musulman et que cela l'intrigue que, de passage à Boukhara, il se fait expliquer l'Islam³⁹: aucun désir, dans un cas comme dans un autre de réconcilier des adversaires. Timur a le même attrait, qui ne cherche certainement pas à établir l'harmonie, mais au contraire « aime à percevoir l'imposture des sorciers et à mettre les théologiens en contradiction avec leurs livres »⁴⁰ et qui ne manque pas, rencontrant le grand Ibn Khaldun, de s'entretenir longuement avec lui. Voir vivre les chrétiens amène tout naturellement les sultans seldjoukides à se pencher sur le christianisme. Ils acquièrent de lui, malgré leur position de défenseurs de l'Islam orthodoxe, une connaissance qui peut être plus que superficielle⁴¹. Celle de 'Ala-al-Din I^{er} (1219-1239) paraît extrême et sa position idéologique presque excessive. Exilé à Constantinople, il y avait reçu une forte éducation byzantine et on sait qu'il était en familiarité avec le christianisme⁴². Une déclaration comme celle de Michel le Syrien est caractéristique : « Nous restâmes avec Kilidj Arslan un mois à Malatya. Il nous posait des questions sur N.-S. Jésus-Christ et les prophètes »⁴³. Elle définit des mouvements spontanés des Ottomans jusqu'au milieu du xve siècle. Les Franciscains de Péra ont confié au Frère Georges de Mühlenbach que Mehmet II serait entré dans leur église et aurait pris place dans une stalle de leur chœur pour assister à la messe⁴⁴. Babinger est convaincu que le sultan avait le désir

39. Abu'l Ghazi Bahadur Khan, *Seçere-i Türk*, texte et trad. de Desmaisons, 2 vol., Saint-Petersburg, 1871-1874, p. 130. Voir R. Grousset, *L'Empire mongol*, Paris, 1941, p. 244-245.

40. J. Aubin, Comment Tamerlan prenait les villes, in *Studia Islamica*, XIX, 1963, p. 88.

41. Hasluck, *Christianity and Islam under the Sultans*, Oxford, 1929; von Hammer, in *Journal asiatique*, 1827, p. 249-250.

42. Hasluck, *Christianity*, o.c., vol. 2, p. 377 qui va jusqu'à comparer l'attitude de 'Ala ed-Din à celle d'Akbar.

43. Michel le Syrien, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens orientaux*, Paris, 1872-1876, vol. 3, p. 390.

44. F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432-1481)*, Paris, 1954, p. 508.

de se documenter en détail sur les enseignements des chrétiens⁴⁵. Il avait au moins lu une version turque du *Credo*⁴⁶ et on disait qu'il récitait le *Pater*⁴⁷ (une fable ?). Sa curiosité (soulignée avec insistance par ses biographes) est prouvée par les ouvrages de sa bibliothèque, Bible et écrits didactiques se référant au christianisme⁴⁸, comme par la rédaction d'une confession du patriarche Gannadios destinée à son instruction⁴⁹. On pourrait multiplier les exemples.

La versatilité religieuse des souverains turco-mongols, tout au moins jusqu'au jour où ils ont trouvé leur voie définitive dans l'Islam, est une chose remarquable. Non seulement ils ont été adeptes de toutes les religions connues, mais ils sont familiers de l'apostasie, abandonnant l'une pour l'autre. Les Gengiskhanides sont sur ce point les plus instables, mais les T'ou-kiue l'étaient aussi et sans doute les Ouïghours. Leur conversion est due à des causes diverses, souvent inconnues — pourquoi les Bulgares de la Volga, éloignés des foyers culturels musulmans, optent-ils pour l'islamisme ? — parfois elle semble sincère et née d'un enthousiasme : ce serait le cas avec les Tabghatch quand ils embrassèrent le bouddhisme, avec les Ouïghours quand ils choisirent le manichéisme. Plus souvent, le seul ou le principal mobile est politique. C'est par politique, plus peut-être qu'à cause du prestige culturel de l'Islam, que le Grand Seldjoukide Tughril Beg se fait musulman et choisit de défendre le sunnisme dans un univers où triomphe en apparence le chiisme. C'est par politique déjà que les T'ou-kiue penchent pour le bouddhisme ; par politique que Tughluk Temür (1347-1363), khan du Djaghataï, renonce au chamanisme pour reconquérir la Transoxiane. Cela ne peut rien cependant au fait essentiel qui veut que les conquérants ou les migrants, quand ils sont encore chamanistes, se rallient en définitive le plus souvent, par phénomène d'assimilation,

45. Id., *ibid.*, p. 302.

46. Id., *ibid.*, p. 231.

47. Id., *ibid.*, p. 500. Voir aussi p. 132.

48. Id., *ibid.*, p. 142.

49. Id., *ibid.*, p. 143.

à la religion dominant dans les terres sur lesquelles ils se sont installés. Ainsi les Bulgares des Balkans se christianisent, les Seldjoukides ou les Mongols s'islamisent. Ce faisant, ils gardent toujours, volontairement pendant un certain temps et inconsciemment par la suite, ce qu'ils peuvent garder de leurs anciennes croyances. Devenus musulmans au contraire, ils peuvent être fortement minoritaires, ils sont réfractaires à toute conversion, s'enracinent sur l'Islam, ainsi les Ghaznévides et après eux tous ceux qui ont occupé les Indes.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de fortes tendances syncrétistes qui naissent spontanément au niveau le plus humble ou qui finissent par s'insinuer dans les doctrines les plus élaborées, ou encore qui sont voulues, contrôlées, proposées au peuple par d'audacieux théoriciens. L'exemple le plus spectaculaire dans ce dernier cas est celui offert par l'empereur des Indes Akbar et par Kabir son devancier ; dans le deuxième cas, on peut en trouver dans certains ordres religieux comme le Bektachisme ; et dans le premier, ils sont de partout et de toujours. On a longuement discuté de ce qu'il pouvait être entré de traditions chrétiennes dans les mouvements chiites anatoliens⁵⁰. Autour de hautes figures mystiques gravitent souvent des hommes qui ne relèvent pas de la foi qu'elles professent : le maître de Konya, Djelal ed-Din Rumi, attire musulmans, chrétiens et sans doute chamanistes⁵¹. Un souverain populaire est unanimement respecté : la foule des musulmans et des chrétiens suit les obsèques de Malik Chah (1072-1082) en demeurant insouciant de la religion qu'il professe⁵². Danichmend Gazi, possesseur de Malatya, y agit avec bienfaisance et miséricorde envers les chrétiens, ce qui fait que

50. C. Cahen, Le problème du shi'isme dans l'Asie Mineure turque pré-ottomane, in *Le Shi'isme imamite*, Paris, 1970, p. 128 ; I. Mélikoff, Le problème Kizilbas, in *Turcica*, VI, 1975, en part. p. 66-67, etc.

51. Sur l'entourage de Mevlana Djelal ed-Din Rumi, voir Huart, *Les Saints des Derviches Tourneurs*, 2 vol., Paris, 1918-1922 ; Hasluck, *Christianity, o.c.* ; voir aussi Birge, *The Bektashi order of Dervishes*, London, 1937 qui s'intéresse à la puissante communauté des Bektachi dont l'étude ne serait pas négligeable pour notre propos.

52. Brend, *Histoire de la Géorgie*, Saint-Petersburg, 1849, p. 349.

sa mort, en 1104, est douloureusement ressentie par eux⁵³. Chez les Ottomans, au xve siècle, « parfois, en certains domaines, comme par exemple autour du culte des saints, on peut voir s'ébaucher des communautés mixtes dont les membres appartiennent à diverses religions »⁵⁴. Ce que Babinger souligne comme un fait remarquable est d'une si grande banalité qu'on peut se demander pourquoi il le retient et qu'il est possible d'en relever des milliers qui soient comparables dans tout le monde turc musulman jusqu'à nos jours. Les étudier nous entraînerait hors de notre sujet et nous n'avons voulu que rappeler une situation générale qui est loin d'être sans signification.

La versatilité des princes, dans certains cas, bien plus encore les mesures de tolérance qu'ils prennent et leur volonté déterminée de demeurer dans l'ambiguïté, une cynique mauvaise foi à l'occasion (ainsi celle du Mongol Baidu qui, aux chrétiens, disait qu'il était chrétien, aux musulmans, musulman)⁵⁵ font naître spontanément des bruits sans fondement, qui se propagent et qu'encourage l'attente des adversaires du moment, des alliés potentiels de demain, bruits relatifs soit à la conversion prochaine, soit à la conversion déjà réalisée, mais encore tenue secrète des souverains turcs et mongols. Il en court à propos des Seldjoukides. Ils s'effondrent et bientôt renaissent, ce qui prouve qu'on ne perd pas l'espoir de les voir embrasser le christianisme. Kay Khusraw (1192-1210) aurait, dit-on, été baptisé à Constantinople. Selon Matthieu de Paris, Alexandre III (1159-1181) (donc sans doute Alexandre IV, 1254-1291) aurait envoyé, à sa demande, au sultan (Kilidj Arslan IV, 1257-1265 ?) un exposé de la foi catholique qui l'aurait convaincu⁵⁶. En 1264, le patriarche

53. Osman Turan, *Les souverains*, o.c., p. 72, citant Matthieu l'Arménien.

54. Babinger, *Mahomet*, o.c., p. 550.

55. Bar Hebraeus, *The Chronography of Gregory Abul Faradj, commonly known as Bar Hebraeus*, trans. from the syriac by E. A. Wallis Budge, London, 1932, p. 505.

56. Matthieu de Paris, *Chronica Majora*, London, Ed. Luard, 7 vol., 1872-1883, vol. 2, p. 250.

anatolien déclare que Kay Kawus II est un chrétien caché⁵⁷. Ils courent encore à propos des Ottomans. T. Spandugino prétend que, peu avant sa mort, Mehmet II aurait été un grand adorateur des reliques chrétiennes devant lesquelles il aurait fait brûler constamment des cierges en grand nombre⁵⁸. Il exagère certainement et l'on sait qu'il n'est pas une autorité sûre, mais il n'invente pas de toutes pièces. Depuis longtemps son penchant pour le christianisme était source de légendes. Celles-là incitèrent sans doute Pie II à lui écrire pour lui proposer la conversion⁵⁹.

La légende du Prêtre Jean, l'ampleur du péril menaçant l'Europe, l'espoir de trouver un allié contre l'Islam, la conjoncture dans les Etats francs du Levant soulevèrent bien plus encore la croyance en l'existence de conquérants asiatiques chrétiens ou, du moins, disposés à le devenir : elle se reporta sur les Mongols.

Leur irruption en Russie eut lieu en 1223. Dès 1246 se répand dans tout le Proche-Orient que le grand khan Guyuk (1246-1248) est chrétien⁶⁰. Bar Hebraeus⁶¹ et André de Longjumeau⁶² s'y laisseront prendre. Plan Carpin, plus méfiant, rapportera simplement que quelques chrétiens attachés au service du souverain « supposaient qu'il était chrétien au fond du cœur »⁶³. On déchantait un peu. Mais on connaît de science sûre des princes mongols qui ont opté pour le nestorianisme et en 1276, sous le pontificat de Jean XXI, l'intérêt des Mongols pour le christianisme devient à nouveau sujet de spéculations⁶⁴. Sans doute apportée par les frères Vassili

57. Hasluck, *Christianity, o.c.*, vol. 2, p. 370-371.

58. Babinger, *Mahomet, o.c.*, p. 501.

59. Id., *ibid.*, p. 241, Le pape lui fait, à cette occasion, miroiter la quasi-universalité de sa puissance : sur cette universalité revendiquée, voir notre troisième article à paraître.

60. J. Richard, *La papauté, o.c.*, p. 75-76.

61. Bar Hebraeus, *o.c.*

62. Voir J. Richard, *La papauté, o.c.*

63. Jean du Plan Carpin, *Histoire des Mongols*, traduite et annotée par Dom Jean Becquet et Louis Hambis, Paris, 1965, p. 127.

64. Voir Henri Cordier, *Les voyages en Asie au XIV^e siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, Paris, 1891, p. xviii.

envoyés par Abaga à la curie romaine, la nouvelle est vite accréditée que Khubilaï s'était fait chrétien, alors que s'il penchait pour quelque religion autre que le chamanisme, c'était sans doute pour le bouddhisme.

Bien plus tard, Arméniens et Franciscains de Terre sainte présenteront Chah Isma'il le Séfévide comme un chrétien. Un libelle du début du xvi^e siècle nous le montre converti sous le nom de Ferdinand⁶⁵.

L'illusion des Européens est des plus excusables quand on voit qu'au sein même des empires qu'ils dirigent les empereurs laissent leurs héritiers, leurs sujets ou leurs chroniqueurs dans des sentiments ambigus sur leurs convictions religieuses et parfois se font accuser par eux d'irreligion. Bayazid déclare que son père Mahomet II était un incroyant⁶⁶. Nur-al-Din, sultan de Syrie et d'Egypte, considère Kilidj Arslan II comme un impie, un libre penseur et nullement comme un véritable musulman⁶⁷. Timur, décoré par certains musulmans du titre « d'habitant du paradis », est jugé par Ibn Arabchah comme un mauvais musulman préférant le *yasak* gengiskhanide à la *chariat*⁶⁸. L'apostasie d'Akbar, à laquelle nous ne croyons personnellement pas, fut assez postulée. Il est vrai que portent à l'envisager le dogme de son infaillibilité religieuse (1752), la construction de son *Ibadat Khane*, la « Maison d'Adoration » et surtout la fondation de la *Din-i Ilahi*, la « Religion divine » (1582). Dans celle-ci, qui fut certainement syncrétiste, Goldziher voit notamment l'influence du zoroastrisme avec l'adoration du soleil et du feu, qui semblent beaucoup plus vraisemblablement des réminiscences chamaniques⁶⁹.

Pourtant, du moins pour les princes musulmans, la curio-

65. J. Aubin, La politique religieuse des Safavides, in *Le Shi'isme imamite*, Paris, 1970, p. 244.

66. Babinger, *Mahomet*, o.c., p. 303.

67. O. Turan, *Les souverains*, o.c., p. 78.

68. Voir R. Grousset, *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 495. Voir aussi Kehren, *Tamerlan, l'empire du Seigneur de Fer*, Neuchâtel, 1978, p. 159.

69. Goldziher, *Vorlesungen über den Islam*, 2^e éd., Heidelberg, 1925, p. 287-290.

sité, l'inclination vers telle ou telle doctrine, une sorte d'agnosticisme si l'on veut, n'enlève rien à leur inflexible volonté de se comporter en champions de l'Islam. Les Seldjoukides et les Ottomans, comme les Indiens, en donnent des preuves indubitables. Babinger a très justement noté que Mahomet II penchait pour ce qui était chiite et persan, était curieux du christianisme, mais en qualité de chef de l'Etat, tenait expressément à faire respecter la tendance strictement sunnite de l'Islam⁷⁰. Les Seldjoukides faisaient comme lui. Timur était imprégné de chamanisme, respectueux de la légitimité gengiskhanide, impitoyable ennemi des puissances musulmanes, mais il prit soin de s'affirmer toujours prince musulman, de dire qu'il était défenseur de la foi et de trouver quelque raison religieuse à ses guerres fratricides. Nous pensons qu'une même volonté de mainteneur de la foi exista chez les princes chamanistes, mais une longue analyse serait nécessaire pour le prouver.

L'option politique des princes n'empêche pas, nous en avons déjà parlé et cela va de soi, leurs sentiments intimes. Si, parmi eux, il y a de vrais croyants, il y a aussi des sceptiques, des syncrétistes, des athées ou des laïcs. La plupart le cachent. Certains l'affirment. Ne parlons pas de ce prince khazar du Daghestan qui professait, dit-on, les trois religions abrahamiques à la fois⁷¹. Ce n'est pas un Turc, mais un ministre iranien d'un Turc seldjoukide, Nizam al-Mulk, le champion du sunnisme, le fondateur des célèbres madrasa qui portent son nom, qui dit : « Le monde peut vivre dans l'incroyance, mais non dans l'injustice »⁷². Quant à Ala-ed-Din Muhammad (1295-1316), sultan de Delhi, il donne presque la définition de l'Etat laïc : « Je fais ce que je crois bon pour l'Etat et ce qui convient aux circonstances. Quant au Jugement dernier, je ne m'en soucie pas »⁷³.

70. Babinger, *Mahomet*, o.c., p. 303.

71. Ibn Rusteh (mort en 903), cité par Zajackowski, *Karaims*, o.c., p. 18.

72. *Siyaset-name*, cité par A. Clot, *Soliman le Magnifique*, Paris, 1983, p. 104.

73. Grenard, *Babur Chah*, Paris, 1940, p. 119.

Positions extrêmes, exceptionnelles certes et dans lesquelles il ne faut pas voir une norme du monde turco-mongol, mais dont l'écho ne retentit pas de loin en loin par hasard !

Fanatisme

Il est patent que les noms des Turcs et des Mongols éveillent des idées bien ancrées de cruauté et de fanatisme, celles-ci fondamentalement fausses, découlant sans doute de celles-là bien plus vraies. Sous réserves d'exceptions, l'ampleur des déprédations causées par les Turcs et par les Mongols de l'Asie centrale est presque sans égale, malgré la surprenante déclaration de Michel le Syrien qui les dit « pacifiques de caractère »⁷⁴. Ils furent peut-être les plus grands massacreurs de la terre ; encore qu'il faudrait jauger les massacres réalisés par les nations chrétiennes et qui ne furent pas négligeables : il semble inutile de les rappeler. Impitoyables à la guerre, n'acceptant aucune résistance et voulant forcer à la capitulation par la terreur, la bouche pleine d'insultes pour l'infidèle, du moins quand ils étaient musulmans et brandissaient l'étendard de la *djihad*, ou encore surgissant en hordes indisciplinées et ravageuses, ils firent figure de grands barbares. Ceci admis, il faut bien constater, quelque difficile que cela puisse être selon les leçons reçues, qu'ayant achevé la guerre, réalisé leurs conquêtes, occupé les sols, ils présentèrent un visage tout différent. Aussi bons administrateurs que valeureux soldats, ils eurent le souci de faire régner l'ordre, la justice et la paix et respectèrent, de façon parfois paternaliste, leurs sujets⁷⁵.

Leur changement de comportement fut en général très rapide, de l'ordre de quelques heures, ainsi après la prise de Constantinople, au moins de celui de quelques mois ou de quelques années. Les textes des auteurs arméniens relatifs aux Seldjoukides et aux Mongols font succéder, aux larmes et

74. Michel le Syrien, *o.c.*, vol. 1, p. 312.

75. Cela est fort bien expliqué par Claude Cahen, *Pre-ottoman Turkey*, London, 1968, p. 44, 202-204.

aux cris d'horreur, les éloges et les bénédictions⁷⁶. Le haut clergé russe, qui sera si ami de la Horde d'Or, le devient après avoir exprimé son désespoir : Serapion, évêque de Vladimir, s'écrie : « Dieu a suscité contre nous un peuple impitoyable. Nos églises ont été détruites, profanés les saints calices, piétinés les objets sacrés. Le sang de nos pères et de nos frères a été répandu comme de l'eau, la forêt envahit nos villages ; nos héros sont morts ; les corps des moines ont été jetés en pâture aux oiseaux »⁷⁷. Depuis Attila et pendant longtemps encore on entend de telles phrases qui ne sont pas sans faire écho aux textes des apocalypses. De toutes les invasions, celles des Hephthalites (Ye Ta ou Huns blancs) en Iran oriental et en Inde se distinguèrent, si l'on ose dire, par leurs atrocités : et pourtant Song-Yun (518-522), dans le Gandhara si mutilé par eux, trouve un bouddhisme libre et florissant sous leur autorité⁷⁸. Et il en va partout et toujours de même.

D'où vient donc que l'on ait oublié ceci pour ne retenir que cela ? La mauvaise réputation des Turcs (car les Mongols, plus épisodiques, sont davantage oubliés) remonte certainement aux Croisades. Les auteurs chrétiens ont cru et croient que celles-ci furent organisées pour répondre à la persécution des Turcs. Il est probable que les messages byzantins y furent pour beaucoup, les Seldjoukides ne faisant pas de différences entre les églises chrétiennes et ayant assez largement favorisé maronites, jacobites, chaldéens, peut-être aux dépens des orthodoxes grecs qui ne les favorisaient guère. Comme le remarque très bien Osman Turan⁷⁹ « le règne de Malik Chah (1079-1092) coïncidant avec les préparatifs des Croisades est

76. La bibliographie serait vaste. Voir des exemples in Blake and Frye, *History of the Nation of the Archers (the Mongols)* by Grigor of Akanc, in *Harvard Journal of Asiat. stud.*, 1949, p. 305 et l'ensemble des Documents arméniens du *Recueil des Historiens des Croisades*, o.c.

77. A. Champdor, *Tamerlan*, Paris, 1942, p. 115-116. Plus généralement Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*, 11 vol., Paris, 1819-1826, vol. 3, *passim*.

78. Chavannes, *Voyages de Song Yun dans l'Udyana et le Gandhara*, in *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 1903, p. 417.

79. O. Turan, *Souverains*, o.c., p. 68.

passé à l'histoire comme une époque de bonheur, de l'avis unanime des sources chrétiennes et musulmanes ». Mais, plus généralement, la mainmise turque sur la Terre sainte ne rendit pas plus pénible le pèlerinage à Jérusalem. Pendant un temps, certes, la voie de terre fut coupée, mais celle de la mer resta toujours ouverte. Les deux années dramatiques furent celles de 1064 et de 1075. Or, en 1064, les pèlerins chrétiens furent attaqués par des Bédouins vassaux des Fatimides d'Égypte, mais agissant en fait pour leur propre compte ; en 1075, la répression violente subséquente à la révolte de la ville sainte entraîna le massacre des seuls musulmans insurgés ; les chrétiens et les juifs qui avaient été rassemblés auparavant dans des quartiers séparés furent épargnés. La seule véritable persécution que connut le Proche-Orient au ^x^e siècle est celle du calife égyptien al-Hakim (996-1021)⁸⁰. Mais les Européens confondirent tous ces événements et en créditèrent les Turcs dont l'irruption violente et menaçant l'Occident n'avait pas été sans causer une vive émotion. Que plus tard Croisés et musulmans apprirent à se mieux connaître et dans une assez large mesure à s'apprécier, que les Francs eurent, grâce aux Turcs, plus facilement accès aux terres intérieures islamiques n'effaça pas la première image qui s'était formée dans les esprits. L'offensive ottomane ne fut pas pour aider à ce qu'elle s'estompât vite d'autant plus qu'un certain fanatisme s'éveilla à Constantinople progressivement, à partir de la fin du ^{xv}^e siècle, avec l'expulsion des Maures d'Espagne (dont maints d'entre eux vinrent chercher refuge à Constantinople), avec la révolte des chrétiens consécutive à la bataille de Lépante (1571) et avec la poussée de l'impérialisme russe dont furent victimes au premier chef les Turco-Tatars de l'Europe orientale et de l'Asie occidentale⁸¹. Naturellement la décadence de l'Empire ottoman et les interminables guerres intérieures et étrangères qui l'entraînèrent, avec tout leur accompane-

80. Cahen, *Pre-Ottoman*, o.c., p. 44-45.

81. Hasluck, *Christianity*, o.c., vol. 2, p. 47 et 724.

ment de violences, achevèrent de parfaire un tableau dont la fidélité au modèle laissait largement à désirer.

Ces faits, somme toute récents, ne doivent pas estomper d'autres actes de fanatisme dont les divers peuples turcs et mongols purent effectivement se rendre coupables. L'histoire en a enregistré, à côté de calomnieux, d'autres bien réels qu'on peut souvent, mais pas toujours, expliquer par des circonstances politiques ou par un rigoureux esprit de vengeance ; d'autres que rien ne justifie ; d'autres enfin qui sont encore trop peu pesés pour qu'on sache leur poids. Circonstances politiques : l'anarchie ottomane que nous venons d'évoquer coïncidant avec le réveil des nationalités qui jette les communautés les unes contre les autres et les dresse contre le pouvoir impérial qui réagit souvent avec violence ; la crainte de la trahison, ou la trahison elle-même poussent à des mesures préventives contre des ethnies, mais qu'on considère comme des communautés religieuses : Mehmed, fils de Danishmend Gazi, était craintif et méfiant, donc faible et cruel. Il craignait que les chrétiens ne passassent aux Byzantins. Il détruisait volontiers leurs églises et mettait à mort qui seulement prononçait le nom du basileus⁸². Esprit de vengeance : parmi de très nombreux exemples, citons-en au moins un. En 1163, les Géorgiens passent par les armes la population musulmane de Duvaïn et brûle les mosquées. Les Turcs leur rendent largement la monnaie de leur pièce⁸³. Actions gratuites : c'en serait une, dévoilant un profond fanatisme au moins anti-chrétien, dont il faudrait justifier l'origine, quand le prince artukide d'Anatolie Kara Arslan (1260-1292) fait détruire une église nouvellement bâtie parce qu'il redoute que soit vrai le dicton (?) : « Là où une nouvelle église est construite, le souverain meurt »⁸⁴ ; mais l'histoire qui s'enrichit de l'assassinat du prêtre la desservant, semble bien dévoiler un triste règlement de comptes. Mahmud de Ghazni, pourtant

82. O. Turan, *Souverains*, o.c., p. 73.

83. Id., *ibid.*, p. 71-72.

84. Michel le Syrien, o.c., vol. 2, p. 307.

grand mécène et homme de haute culture, fut considéré comme un fléau de Dieu et le sultanat de Delhi, issu de lui, a la réputation d'avoir régné par le glaive ; il fournit nonobstant quelques-uns des princes de l'Islam les plus ouverts et les plus tolérants. Ailleurs, Uzbek Khan, principal introducteur de la religion musulmane dans la Horde d'Or, a bien édicté une loi prévoyant la peine de mort pour les chamans et les prêtres bouddhiques⁸⁵. Ardeurs de néophyte ? Cela, autant qu'on puisse en juger reste l'exception. Ce qui demeure constant, c'est les massacres et les désordres des guerres et des invasions auxquels succède une des paix les plus harmonieuses que l'homme ait vécue.

Guerres de religions

Et pourtant, contre toute attente, les Turcs et les Mongols connurent eux aussi, mais à des époques tardives, à des époques où ils avaient perdu l'essentiel de leurs traditions et, disons-le, beaucoup de leurs vertus, des guerres de religions qui s'insèrent mal dans le cadre général de leur histoire, mais ne présentent pas de caractère totalement aberrant. A vrai dire, ce ne furent pas au début des guerres saintes, mais des répressions politiques contre des mouvements réfractaires, en général hostiles au pouvoir impérial, surtout quand celui-ci semblait abandonner les steppes. On connaît l'hostilité tenace des Mongols de l'Asie centrale contre Khubilaï agissant en tant que Fils du Ciel, au sens chinois du terme, et prenant rang dans les dynasties officielles de Chine sous le nom de Yuan. Le Grand Moghol de Delhi se souvient de ses origines, reste un Transoxianais de cœur, mais a perdu tout contact avec les réalités de son pays d'origine ; il ne tarde pas à faire figure d'Indien. Le Grand Turc d'Istanbul, l'Ottoman, avait bien plus l'allure d'un basileus que d'un kaghan ; il regardait vers

85. M. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, 4 vol., La Haye-Amsterdam, 1834-1835, vol. 4, p. 354 ; Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, Paris, 1836, p. 84 sq.

l'Europe et se montrait bientôt incapable de concevoir une véritable politique orientale. Une cassure s'était donc réalisée, mettant d'un côté les valeurs traditionnelles, de l'autre des valeurs ajoutées. Pourtant, d'une façon générale, les empires commencèrent dans de bons rapports avec les gardiens de la tradition turco-mongole. Les chamans et leurs héritiers, les derviches musulmans hétérodoxes plus ou moins bien déguisés à l'islamique savaient bien qu'ils passaient au deuxième plan, mais ils y étaient habitués et s'y résignaient. En revanche les cours les acceptaient, leur reconnaissaient un rang : on le voit notamment sous les trois premiers sultans ottomans et encore, mais dans une moindre mesure, sous leurs immédiats successeurs⁸⁶. Mais cela changea vite. Sous Mehmet II la situation est devenue totalement différente. Ce prince « devait voir avec méfiance et suspicion... l'afflux dans son empire des moines mendiants venant souvent d'Asie centrale... Il s'efforça de contenir l'influence des derviches partout où il put le faire, parfois même il usa à leur égard de sévères répressions⁸⁷. Cette attitude n'est pas singulière, loin de là. Nous avons vu un Uzbek Khan édicter une loi prévoyant la mort pour les chamans. Il est clair que dans des sociétés où toute confession avait droit de cité, les mesures antichamaniques avaient une cause précise. On ne peut guère la trouver en dehors du chamanisme. Babinger a très bien vu « que les adversaires les plus dangereux et les plus acharnés des monarques se trouvaient dans les ordres de derviches »⁸⁸, c'est-à-dire des personnages qui ne relevaient pas de l'Islam orthodoxe, mais bien de la vieille tradition de haute Asie. Dès cette époque tout est en place pour un conflit ultérieur. La tolérance indiscutable du chamanisme faisait partie d'un tout : elle reposait sur une éthique, une civilisation, un genre de vie ; par ailleurs si elle pouvait accepter que le souverain, muni d'une vertu

86. I. Beldiceanu-Steinherr, Le règne de Selim I^{er} : tournant dans la vie politique et religieuse de l'Empire ottoman, in *Turcica*, VI, 1975, p. 36 et 41.

87. Babinger, *Mahomet*, o.c., p. 550.

88. Id., *ibid.*

céleste, dominât les chamans ; elle ne pouvait guère accepter qu'il visât à les supprimer ou à les rejeter en marge de la société. En défendant leur propre existence, c'était en même temps toute une culture qu'ils défendaient, et, sans en avoir conscience, c'était au nom de la tolérance qu'eux-mêmes commençaient à se montrer intolérants. Un point éclaire l'affaire : le kaghan avait des liens particuliers avec le Ciel, il était donc en droit de se passer des services des chamans, les spécialistes des rapports avec le Ciel, ceux qui accomplissaient le voyage cosmique : ce n'était pas sortir du système. En revanche il était inadmissible à leurs yeux que des personnages subalternes et étrangers, démunis de pouvoirs magiques, les astrologues pour les nommer, fussent régulièrement consultés et que leurs avis prévalussent sur ceux du chamanisme. Rashid ed-Din rend bien compte du conflit qui éclata sous Hulagu entre les chamans, qu'il nomme *bakhshi*, et les astrologues musulmans devenus très puissants⁸⁹.

On connaît mal, dans ses détails et au sein des diverses formations politiques, la lutte du chamanisme contre les religions universelles, mais on la devine, on la sent toujours plus ou moins latente. Il est très spécifique de la voir prendre son plein développement au xvi^e siècle, en Mongolie même. Le pacifique bouddhisme eut à y mener contre lui la même lutte que les souverains ottomans contre ses héritiers regroupés sous le nom de chiisme, et elle s'avéra, du moins pour ses résultats profonds, tout aussi stérile. Il semble cependant qu'elle se soit bien déroulée sans holocaustes. Des législations comme celles de Dzasakhtu Khan (1558-1582) et d'Altan Khan (1577-1578) interdisant la possession d'*ongon* (idoles chamaniques) et leur vénération par des sacrifices sanglants en furent les prémices⁹⁰. Plus tard les instigations vinrent du Dalai Lama lui-même. Parfois la conversion au lamaïsme fut stimulée par des cadeaux ; la répression ne semble pas avoir

89. Quatremère, *Histoire*, o.c., p. 260-261.

90. G. Tucci et W. Heissig, *Les religions du Tibet et de la Mongolie*, Paris, 1973, p. 387.

trop dépassé le stade des brimades et des vexations⁹¹.

Bien plus dramatique fut la lutte entre le chiisme et le sunnisme musulmans surtout au xvi^e siècle. Même si, à l'origine, elle fut politique — celle des Turcs contre les Iraniens (ce qui paraît douteux) —, elle devint vite essentiellement religieuse. Le conflit, nous l'avons vu, était déjà en germe sous Mehmet II et les chiites portent la responsabilité de l'avoir déclenché (1502) : nous ne dirons jamais assez que nous voyons en leur action une résurgence du chamanisme beaucoup plus qu'un phénomène musulman. Nous croyons donc que nous pouvons l'inscrire dans la perspective de la lutte des Empires turco-mongols contre l'antique institution⁹². Elle fut sans aucun doute atroce, n'ayant alors rien à envier aux plus cruelles guerres de religions qui ont pu endeuiller le monde. Non seulement la guerre civile et la guerre étrangère s'entremêlèrent, mais les chiites de l'Empire ottoman furent terriblement persécutés⁹³ comme le furent les Sunnites de l'Empire séfévide. « Les atrocités commises par Chah Isma'il et ses adeptes ne sont pas inférieures à celles qu'on impute aux Mongols. Les Qizilbaş iront même jusqu'à pratiquer l'anthropophagie rituelle »⁹⁴. Il faudrait ajouter que Chah Isma'il agissait par passion religieuse quand les Mongols ignoraient tout de celle-ci et se contentaient de faire une guerre de destruction. Tout cela est connu⁹⁵. Mais ce que l'on sait moins bien c'est que les Turcs chiites de Turquie ont gardé jusqu'à nos jours « le souvenir indélébile d'un holocauste »... « Ils se souviennent qu'ils furent passés au fil de l'épée, leurs hommes taillés en pièces, la tête des enfants promenée au bout

91. Sur cette question, voir Id., *ibid.*, et W. Heissig, A. Mongolian Source to the Lamaist suppression of Shamanism in the 17th Century, in *Anthropos*, 48, 1953.

92. Voir d'ailleurs J. Aubin, qui ne semble pas loin de partager ce point de vue, *Politique religieuse*, o.c., p. 236.

93. Sur cette persécution sous Selim I^{er}, voir l'admirable travail de Mme Bel-diceanu-Steinherr, o.c., p. 444-448.

94. J. Aubin, *Politique*, o.c., p. 237.

95. Voir sur la difficile position du Turc sunnite Babur, J.-L. Bacqué-Grammont, *Le livre de Babur*, trad. du turc, Paris, 1980, p. 449.

des lances ottomanes »⁹⁶. Toute la politique intérieure de la Turquie contemporaine demeure incompréhensible sans la mémoire de cette guerre de religions du xvi^e siècle et de la cassure définitive qu'elle a causée dans la communauté turque.

Le contraste avec la *pax religiosa* qui règne par ailleurs, et en même temps, est vraiment considérable et peut faire douter de tout. Mais nous ne devons pas accorder aux actes du fanatisme turco-mongol et à cette guerre religieuse turco-iranienne plus de poids qu'ils n'en ont. Remarquables exceptions, ils détonent dans les empires des Turcs et des Mongols, mais ne suffisent pas à leur enlever leur authentique visage. Kaghans ou sultans, maîtres absolus de territoires souvent démesurés que peuplaient des gens qui leur étaient entièrement étrangers et qui professaient des religions qui n'étaient pas la leur, n'avaient d'autre alternative que de suivre soit une politique coercitive dont l'achèvement nécessaire était l'anéantissement ou la conversion des infidèles — de toute évidence au-dessus de leurs moyens —, soit une politique de tolérance. La première solution, outre son impraticabilité, ne répondait ni à leur mentalité, formée comme nous l'avons vue dans des sociétés pluri-religieuses, ni à leur chamanisme primitif qui n'était guère dogmatique et avait plutôt l'allure d'une mystique⁹⁷, ni à leurs intérêts évidents. Seule la seconde était viable. C'est la seule qu'ils suivirent vraiment, sauf sous le poids de la contrainte, la seule qui fut pour eux un continuel souci⁹⁸.

Jean-Paul ROUX,

Centre national de la Recherche scientifique.

96. A. Gökalp, *Têtes rouges et bouches noires*, Paris, 1980, p. 14.

97. C'est la conclusion à laquelle nous aboutissons dans notre ouvrage cité, *La Religion*, p. 286.

98. Elle fera l'objet d'un second article.